

## Chronique comtoise : Luxeuil-les-Bains

Robert Chapuis

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Chapuis Robert. Chronique comtoise : Luxeuil-les-Bains. In: Revue Géographique de l'Est, tome 7, n°1-2, Janvier-juin 1967. pp. 223-239;

doi : <https://doi.org/10.3406/rgest.1967.1993>

[https://www.persee.fr/doc/rgest\\_0035-3213\\_1967\\_num\\_7\\_1\\_1993](https://www.persee.fr/doc/rgest_0035-3213_1967_num_7_1_1993)

---

Fichier pdf généré le 10/04/2018

## CHRONIQUE COMTOISE

### LUXEUIL-LES-BAINS

Luxeuil, l'une des plus anciennes villes de Franche-Comté, est aujourd'hui l'une des plus dynamiques (1). Sa situation régionale ne la destinait guère à devenir la deuxième ville, bien modeste il est vrai..., du département de la Haute-Saône.

#### LA SITUATION

Morphologiquement, la ville se trouve au contact de la Vôge gréseuse au N-O, des Vosges au N-E et des plateaux calcaires de Haute-Saône au Sud, mais ce contact ne se traduit pas par des indications de relief déterminantes. Luxeuil ne commande qu'une petite dépression, en forme de croissant, taillée dans les grès tendres du Trias inférieur et moyen, parfois affaissée par faille et dominée au Sud par une cuesta bien marquée. Cette position, voisine de celle de Saint-Loup ou de Lure, est même inférieure, car la Semouse et l'Ognon ouvrent à ces villes des voies vers le Sud (2).

Le pied de la cuesta n'est suivi que par des routes assez secondaires, la plus importante étant la nationale 64 qui, par Belfort et Lure, contourne, au Sud, le massif vosgien. La Nationale 57, axe routier principal, ne suit pas les orientations du relief. De Vesoul, elle suit le Durgeon, franchit les plateaux calcaires ou les dépressions marneuses de Haute-Saône, dévalle le front de côte, puis saute le horst de Luxeuil pour filer sur Fougerolles, alors que de meilleures ouvertures s'ouvrent à l'Est ou à l'Ouest. La voie ferrée est ici une tard venue. La ligne Belfort-Épinal, par Lure et Luxeuil, n'a été créée qu'après 1870 et pour des nécessités stratégiques dues au nouveau tracé des frontières (3).

Cependant, le site n'est pas totalement indifférent. Luxeuil se situe sur une faille N-E-S-O qui délimite, avec celle de Fougerolles, un horst, situé sur un bombement du socle allant des Vosges au Morvan par le massif

1. Cette étude est le fruit d'une enquête personnelle. Nous avons tiré des précisions supplémentaires, souvent fort utiles, d'un D.F.S. de géographie soutenu en juin 1966 à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Besançon par M<sup>me</sup> Claude POIRRIER : *Etude urbaine de Luxeuil-les-Bains*, d'une enquête de la Caisse d'Allocations familiales de Haute-Saône, effectuée en 1964, au sujet *De l'implantation d'une halte-garderie à Luxeuil-les-Bains* et présentée par M<sup>me</sup> Odette DUPUIS, du *Bulletin de la Préfecture de la Haute-Saône*, n° 5 (3<sup>e</sup> trimestre 1966), pp. 18-23 ; *Luxeuil-les-Bains, Cité d'Histoire et d'Avenir* par A. MAROSELLI, Sénateur-Maire de Luxeuil ; les autres publications relèvent de préoccupations historiques ou électorales.

2. Figure 1.

3. A. CHOLLEY, *La Vôge. Annales de Géographie*, 1914 tome XXIII, pp. 219-235.

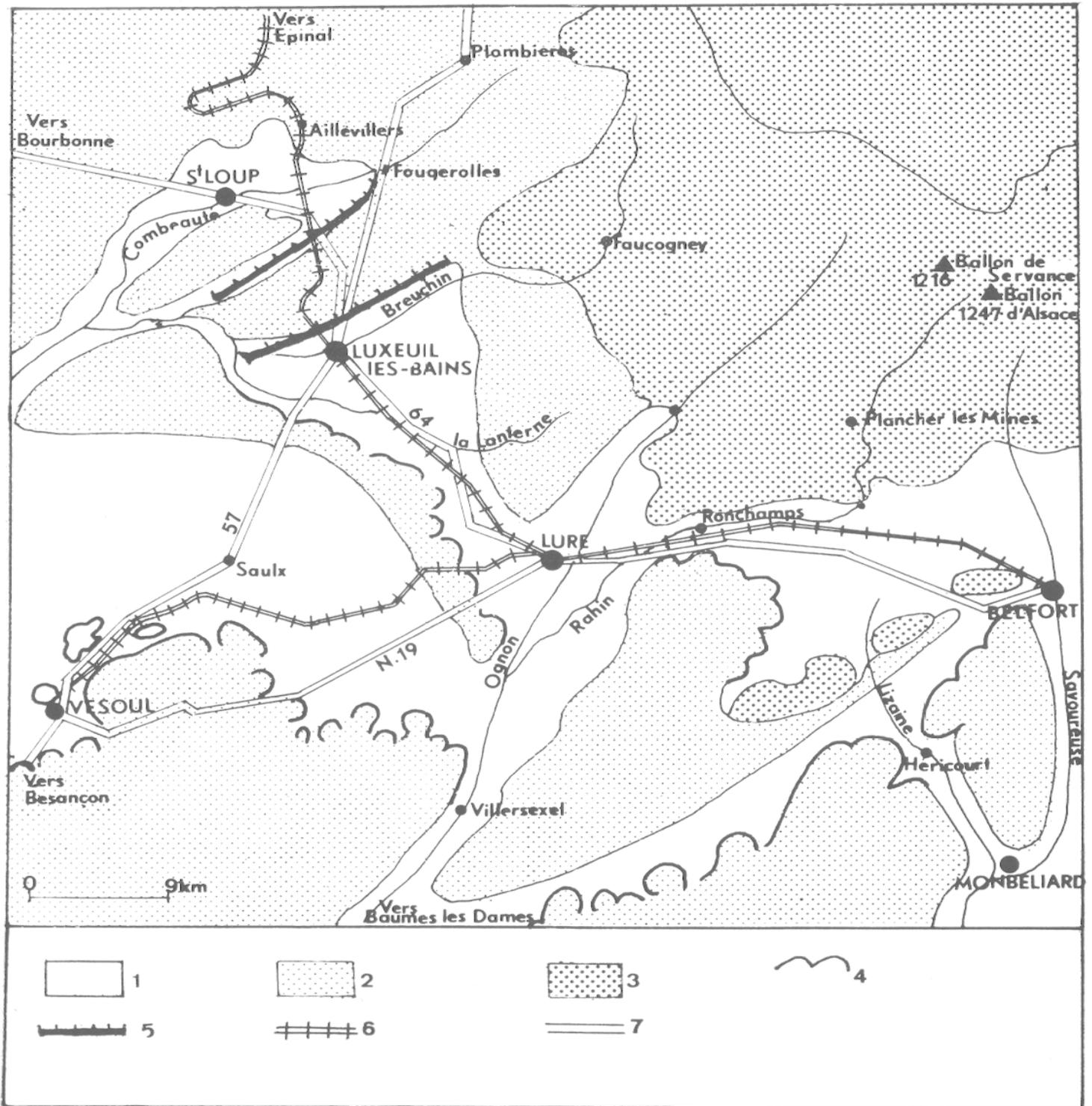


FIG. 1. — *Situation de Luxeuil.*

1 - Dépressions en roches tendres. 2 - Plateaux. 3 - Massif vosgien. 4 - Front de cuesta. 5 - Failles. 6 - Voies ferrées. 7 - Routes nationales.

de la Serre (1). C'est le long de cette faille que montent les eaux thermales salines et chaudes (32° à 52°) ou ferrugineuses et douces (21 à 29°) qui firent le renom, sinon la richesse, de la ville.

Celle-ci s'est donc adossée au rebord S-E du horst pour descendre vers la vallée du Breuchin et rencontrer successivement une haute terrasse fluvioglaciale, sans doute rissienne, puis une basse terrasse würmienne, à 5 m en contrebas. Malgré les difficultés du site ancien, la ville dispose, sur les terrasses ou sur le dos des collines proches, de vastes terrains qui permirent l'expansion récente.

## L'EXPANSION DÉMOGRAPHIQUE RÉCENTE

Restée longtemps stationnaire (1851 : 4 085 habitants ; 1881 : 4 376 habitants), la population connaît, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, une première poussée, due à l'installation d'une industrie textile, qui l'amène à 5 254 habitants en 1901. Puis c'est un long palier jusqu'en 1946 (5 724 habitants) et même 1950.

C'est alors le début d'une étonnante progression : 17 % de 1946 à 1954, 22 % de 1954 à 1962 (2), presque 13 % enfin de 1962 à 1966. Au recensement municipal d'octobre 1966, la population atteint 10.176 habitants, soit une hausse de 78 % par rapport au chiffre de 1946, bien supérieure à celle de Vesoul, pendant la même période.

Cette progression est due à la fois à une forte croissance naturelle : 13,9 % entre les deux derniers recensements (3) et à un solde des migrations très favorable : 11,8 %. En effet, une natalité de 24,45 ‰ (4) permet de gagner, par croît naturel, 887 habitants de 1954 à 1962. Dans le même temps, les migrations procurent 751 unités ; ces nouveaux venus sont, pour partie, originaires des villages distants de moins d'une vingtaine de kilomètres ou de la Porte de Bourgogne. Mais ce sont les militaires de la base aérienne 116 qui forment la masse essentielle des immigrants ; leur origine géographique est naturellement fort dispersée ; cette population jeune contribue, d'ailleurs, à augmenter fortement le croît naturel : au quartier du Stade, où sont logés les militaires, 50,24 % de la population ont moins de 20 ans et même 46,34 % ne dépassent pas 15 ans.

Cette progression démographique se traduit par un nouveau paysage urbain.

## LA STRUCTURE URBAINE (5)

La surface de la ville a augmenté d'un tiers depuis 1946. Aujourd'hui, Luxeuil forme un ensemble disparate de quartiers périphériques mal agrégés au vieux centre.

*Le noyau ancien.* — Centrée sur une rue méridienne étroite et sinueuse, la vieille ville rassemble des édifices divers allant du XIII<sup>e</sup> au

---

1. N. THEOBALD, C. BERNARD, J. DUGUET, J.M. GOUDOT, *Géologie des environs de Luxeuil-les-Bains (H.-S.)*. Extrait des *Annales scientifiques de l'Université de Besançon*, 2<sup>e</sup> série, géologie, fasc. 17, 1963, pp. 115-141.

2. Moyenne française et franc-comtoise : 8,1 %.

3. Moyenne française 5,6 %, franc-comtoise 7,1 %.

4. Moyenne française 18 ‰, franc-comtoise 20 ‰.

5. Fig. 2.

début du xx<sup>e</sup> siècle <sup>(1)</sup>. C'est le long de l'axe principal que sont installés presque tous les services <sup>(2)</sup> : commerces, banques, administrations, enseignement secondaire ; ce qui n'a pas pignon sur cette rue n'est jamais très loin, quelques dizaines de mètres au maximum, même les installations les plus récentes, comme le supermarché créé en 1965 ; seul échappe à la règle un embryon de centre commercial au quartier neuf du Stade. Sur ce tronc, se greffent les rues tortueuses du vieux Luxeuil.

Dans ce cadre vieillot, vivent des artisans, des ouvriers, des employés, des retraités de vieille souche ; mais un double mouvement, fort classique, vide ce vieux centre : les commerçants aisés, certaines professions libérales désertent leurs anciennes maisons sans confort pour les quartiers résidentiels de villas ; les familles nombreuses, ouvrières en particulier, quittent les logements surpeuplés du centre pour les bâtiments collectifs des nouveaux quartiers.

La population est vieillie : 26 % seulement ont moins de 20 ans (contre 50 % dans les quartiers neufs), 16,50 % ont plus de 65 ans (moins de 3 % dans les nouvelles cités).

*Les annexes résidentielles de villas.* — Dès avant la dernière guerre, et encouragés par la municipalité qui, dès 1929, avait fait mettre à l'étude un plan d'urbanisme, certains Luxoviens aisés font bâtir des maisons individuelles cossues, entourées de leur jardin, le long de la route nationale 57 au Nord, de la R.N. 84 au Nord-Ouest et vers les Thermes à l'Ouest. C'est ici qu'habitent les couches aisées du secteur tertiaire. La population est presque aussi vieille qu'au centre : 29,33 % seulement ont moins de 20 ans, 13,33 % ont plus de 65 ans. Mais, bien que timidement commencée avant 1939, l'extension de la ville date surtout des années 1950.

*Les nouveaux quartiers.* — Les constructions neuves abritent aujourd'hui 40 % de la population totale. Elles sont dues à des initiatives individuelles et, surtout, à un effort ancien et tenace de la Municipalité qui a fait bâtir plus de 400 logements de type H.L.M. et qui a facilité, en procurant des terrains, la construction de 517 logements militaires. Pour une population double, Vesoul a vu se bâtir 51 immeubles entre 1949 et 1962, Luxeuil 81. Ces nouvelles habitations se répartissent en quelques lotissements secondaires et en trois quartiers principaux.

Le plus ancien est celui du *Mont Valot* mis en chantier en 1950, sur une butte située à l'Est de la ville. Il comprend à la fois des blocs H.L.M., dont quelques anciens ne comprennent que deux à quatre logements, et une cinquantaine de maisons individuelles, installées sur un lotissement municipal. Ici habitent 1 200 personnes, dont une très forte proportion de jeunes, puisqu'on y implante par priorité — en principe — les familles nombreuses : 47,60 % ont moins de 20 ans, 2,13 % seulement dépassent 65 ans. L'essentiel de la population est ouvrière, mêlée, surtout dans les maisons individuelles, de quelques artisans et cadres inférieurs ou moyens.

*La cité de l'Air, ou Cité du Stade.* — La Cité du Stade, un peu plus récente, est plus originale parce que beaucoup plus indépendante. Elle fut bâtie à l'Ouest de la ville, sur la terrasse würmienne, en deux tranches principales, de 1953 à 1958 et de 1964 à 1965. Les 349 logements de la

1. C'est là que se dressent quelques remarquables monuments gothiques et renaissants, mais l'essentiel semble du xviii<sup>e</sup> siècle et de la fin du xix<sup>e</sup>, époque où l'ancienne ville se corsette d'usines et esquisse un faubourg ouvrier.

2. Fig. 3.

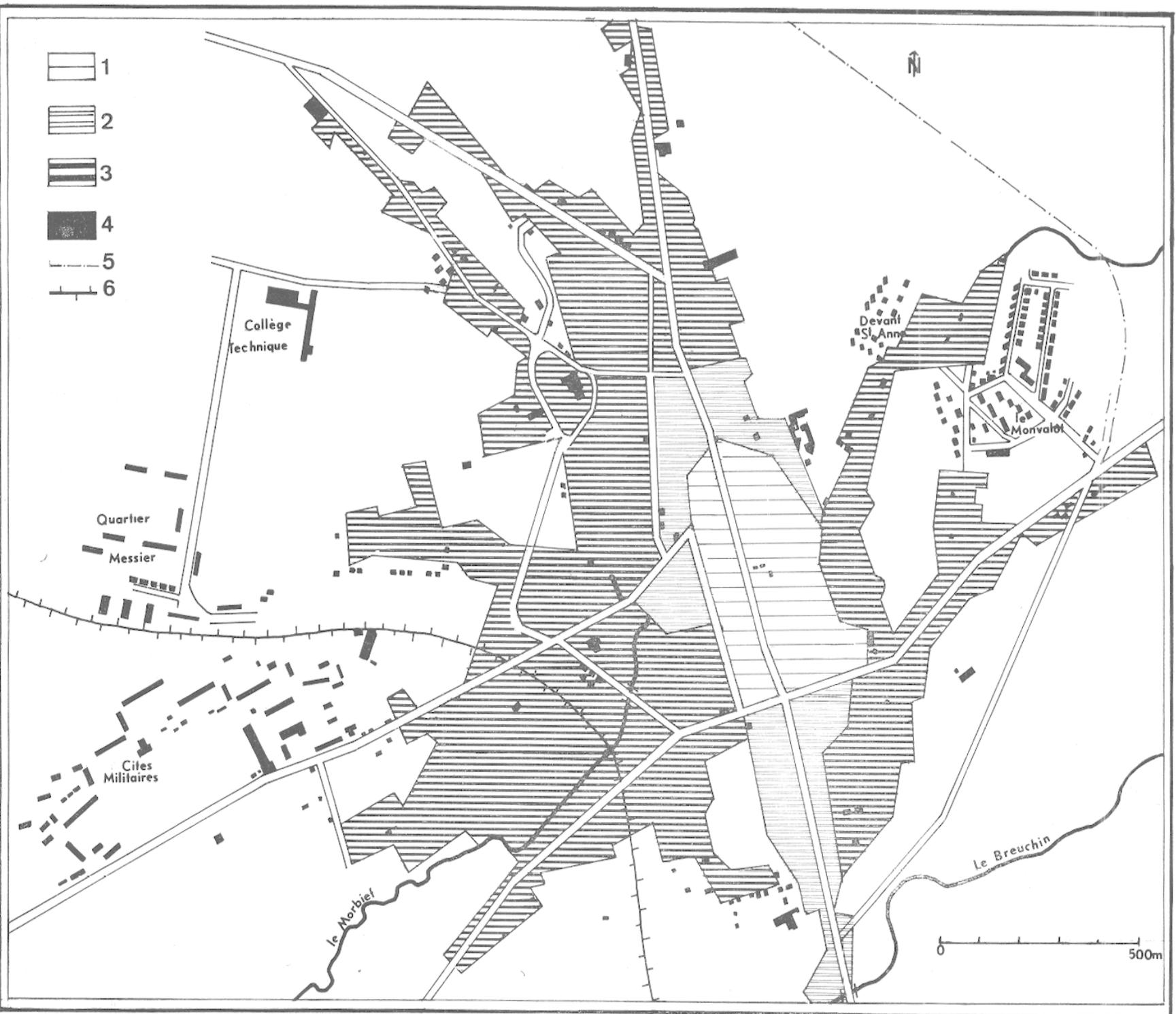
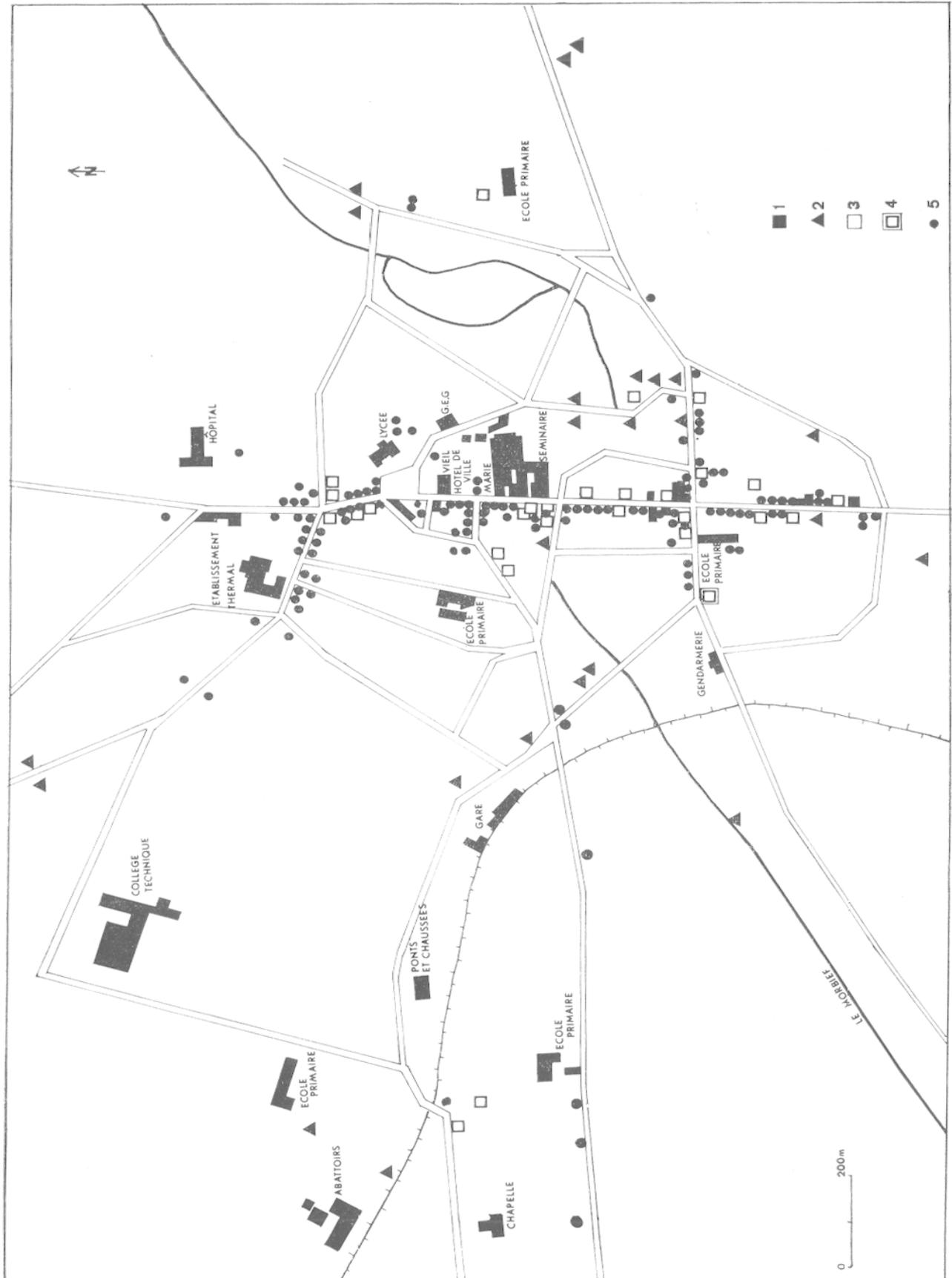


Fig. 2. — *L'expansion spatiale de Luxeuil.*  
 1 - La ville médiévale. 2 - L'expansion aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. 3 - Constructions lâches, avec vastes zones de jardins, bâties entre 1850 et 1940. 4 - Constructions exécutées entre 1947 et 1966. 5 - Partie du boulevard périphérique non encore réalisée. 6 - Voies ferrées.

(d'après Mme PORRIER)



(d'après M<sup>me</sup> POIRRIER)

FIG. 3. — Localisation des activités secondaires et tertiaires de Luxeuil

1 – Bâtiments publics. 2 – Usines. 3 – Magasins d'alimentation. 4 – Supermarché. 5 – Autres entreprises commerciales.

première série se groupent dans des blocs de deux étages, plus ou moins longs, qui se disséminent dans un cadre de pelouse et d'arbres ; les 148 autres sont bloqués essentiellement en trois « tours » de 10 étages. Logent ici 70 % des officiers et sous-officiers de la base aérienne ; les autres se dispersent en ville, dans les agglomérations voisines ou, s'ils sont célibataires, sur la base elle-même. Ce recrutement spécial explique la jeunesse de la population.

Les quartiers précédents ayant fait le plein, la Municipalité oriente maintenant l'expansion sur le flanc et sur le sommet des collines qui dominent la ville. Depuis quelques années se trace, au milieu d'un bois communal, le nouveau *quartier Messier* où neuf blocs et quelques maisons individuelles sont terminés, de vastes parcelles en cours de déboisement pour les constructions futures. L'ensemble abrite près de 1 000 personnes, où, ici encore, la proportion des jeunes avoisine 50 % du total.

Enfin, trois petits lotissements individuels ont vu le jour vers la gare à l'Ouest, devant Sainte-Anne à l'Est et vers la sortie Sud.

La construction de ces nouveaux quartiers, en des lieux éloignés parfois de deux kilomètres du centre, ne va pas sans inconvénients. Sauf pour les militaires et leurs familles qui profitent des services de cars réguliers organisés par la base, aucun transport public n'est prévu, aucune garderie organisée. Pour les familles sans automobile, le problème des achats est d'autant plus délicat qu'un seul centre commercial annexe existe, aux cités du Stade ; rien n'est encore construit au quartier Messier et un seul magasin d'alimentation au Mont Valot. Le centre est ainsi proportionnellement plus éloigné que dans beaucoup de grandes villes.

Par quoi cette expansion a-t-elle été soutenue ? La réponse ne se trouve pas du côté des activités anciennes qui toutes sont en régression ou en progression très modérée.

## LES ACTIVITÉS TRADITIONNELLES

*Le thermalisme.* — Les bains de Luxeuil, connus, dit-on, dès l'époque celtique, estimés sous l'Empire romain, très fréquentés au XIII<sup>e</sup> siècle, furent installés au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans les sobres bâtiments de grès vosgien où ils sont encore. L'établissement thermal fut à deux doigts de la fermeture définitive en 1922, suite à la faillite de la Compagnie des Eaux minérales et des Grands Hôtels de Luxeuil. Aliéné par la ville à l'État en 1853, il fut récupéré gratuitement par la Municipalité, en 1936, après une bataille administrative et procédurière de sept ans. Le vieil établissement a été restauré, agrandi, sans toutefois que la partie ancienne soit dotée d'un confort remarquable. Après avoir soigné pendant longtemps les maladies les plus diverses, Luxeuil se spécialisa, au début de ce siècle, dans la gynécologie qui reste sa spécialité principale ; elle se veut *la station de l'espérance*. On cherche aujourd'hui à étendre les services de phlébologie qui permettraient d'élargir la gamme des curistes en attirant, en particulier, une clientèle masculine.

C'est dans une bien faible mesure que Luxeuil vit de son établissement thermal. Soulignons que, parmi les 106 stations dénombrées en France, Luxeuil tient un rang modeste, avec ses 3.000 curistes, loin derrière Aix-les-Bains première en 1965 avec 31 310 curistes, assez loin même d'Allevard, dixième, avec 9 931 curistes. La fréquentation représente environ 65 000 journées de malades et 15 000 d'accompagnateurs, s'échelonnant de mai à septembre essentiellement ; l'établissement est ouvert en

hiver, mais ne reçoit qu'une faible clientèle locale. On peut estimer que la station donne à la ville l'équivalent de deux cents habitants en répartissant cet apport sur toute l'année ; si l'on ajoute les 150 hôteliers et employés des hôtels et de l'établissement thermal, on voit que le thermalisme n'apporte, à cette agglomération de 10 000 habitants, qu'un supplément d'activité modeste.

Les bénéfiques risquent même de ne pas suivre le rythme de progression du nombre des curistes qui est passé d'environ 1 000 avant 1939, à 2 000 en 1960, à 3 000 actuellement. A Luxeuil comme ailleurs, le temps des princes est révolu <sup>(1)</sup>. La clientèle riche, qui venait en famille prendre à la fois les eaux et des vacances, n'est plus qu'un souvenir. Le curiste, désormais, vient seul, passer tout juste vingt et un jours. Huit fois sur dix, c'est un assuré social qui, à l'hôtel coûteux, préfère la chambre meublée.

Paradoxalement, le nombre des curistes s'accroît, mais l'industrie hôtelière s'étiole. Les quinze hôtels d'autrefois, ne sont plus que onze, les 450 chambres, plus que 320. L'hôtellerie privée résiste mal ; 120 chambres font partie des trois « grands hôtels » (3 étoiles) acquis par la municipalité en 1952 et gérés par la direction de l'établissement thermal. Les autres chambres appartiennent à de petits établissements, de 10 à 25 chambres — sauf un de 45 — et dont 6 affichent une ou deux étoiles. Dans ces hôtels, sauf exception, on entretient, on ne modernise guère. Cette baisse de standing semble s'expliquer, en dehors de la conjoncture générale, par la structure de la profession. Hors les hôtels municipaux, ce sont des affaires familiales qui sont ouvertes pendant cinq mois ; encore leur coefficient de remplissage n'est-il vraiment rentable que pendant trois mois. Ces entreprises sont suffisantes pour faire vivre une famille et quelques employés ; elles ne peuvent dégager les bénéfices nécessaires à des investissements coûteux. Seuls ceux-ci permettraient une rénovation du matériel et seraient susceptibles de retenir une clientèle aisée qui existe encore, mais qui, pour un certain prix, exige un certain confort. Il est symptomatique que le seul hôtel ouvert toute l'année, soit aussi le seul qui, à court terme, projette un agrandissement.

La nouvelle clientèle qui boude, bien malgré elle, l'hôtel, s'installe dans 220 meublés de types et de standing divers, dont une bonne partie est ancienne. Sur ce chiffre, 120 studios proviennent de la transformation de trois grands hôtels d'autrefois et l'on parle d'une nouvelle transformation prochaine.

A Luxeuil comme ailleurs, la Sécurité sociale a sauvé la Station, mais lui impose une reconversion pénible à laquelle elle n'est pas très bien préparée. Il faudrait à Luxeuil quelques hôtels modernes, des meublés accueillants, un établissement thermal complètement rénové, enfin, une gamme de distractions plus vaste et financièrement plus abordable. Le curiste serait incité à venir en famille et se transformerait peut-être en un futur touriste. De tels investissements seraient-ils rentables ? On peut le penser. Le cadre forestier, la proximité des Vosges, l'axe Lorraine-Franche-Comté qui voit passer près de 4 000 voitures, en particulier belges, luxembourgeoises et allemandes en été, devraient pouvoir faire de Luxeuil un centre touristique intéressant. Le plan régional de Franche-Comté, qui prévoit un effort d'équipement de la station, pourrait aider à ces mutations.

---

1. Journal « *Le Monde* » des 9, 10, 11, 12, 13 août 1966.

La progression modérée des activités touristiques ne nous livre aucunement la clé de l'expansion récente de la ville. On peut même penser que celles-ci ne sont pas susceptibles de soutenir puissamment, à court terme du moins, l'expansion future. Les autres activités traditionnelles le peuvent encore moins.

*La dentelle.* — Luxeuil ne reste fidèle à la dentelle que par une dizaine de « fabricants » qui font travailler à façon deux cents ouvrières à domicile, souvent âgées et sous-payées (environ un franc de l'heure !) ; quelques-unes seulement habitent Luxeuil ; les autres se trouvent dispersées dans un rayon de 20 à 30 km, en particulier vers Saint-Loup, Lure, Vauvillers, Aillevillers (1). La dentelle de Luxeuil passe lentement dans le domaine du folklore.

*Les fonderies.* — La proximité du charbon de Ronchamp, les possibilités hydrauliques des rivières, une main-d'œuvre nombreuse et traditionnellement habituée au travail des métaux, expliquent l'installation à Luxeuil, depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, de quelques fonderies de deuxième fusion. Aujourd'hui, elles occupent 410 personnes dans quatre établissements de 40 à 160 ouvriers. Très tôt, ces fonderies durent diversifier leur production ; c'est encore plus vrai aujourd'hui où la fonte fait figure de métal moribond. Les fondeurs les plus avisés se sont tournés vers le bronze, le cuivre, le laiton, l'aluminium. Ainsi la production va des socles en fonte, destinés à l'appareillage électrique et aux machines-outils, aux pièces pour ameublement, lustrerie, objets de culte, horlogerie en métaux divers. Une entreprise s'est spécialisée dans la production de turbines hydrauliques.

Malgré cette recherche de la diversification, inégale selon les entreprises, les difficultés sont grandes. Sans être condamnés dans l'immédiat, la plupart des ateliers semblent mal adaptés. Cette industrie reste trop lourde ; trop peu d'heures de travail s'attachent aux produits vendus, alors que les zones d'approvisionnement sont lointaines ; on demande trop de manœuvres, même spécialisés et pas assez de cadres. Les marges bénéficiaires trop faibles, malgré de bas salaires, le statut étroitement familial des entreprises limitent l'auto-financement, empêchent l'injection des capitaux extérieurs qui permettraient le renouvellement nécessaire et rendent difficile la mise en place d'un réseau commercial fortement organisé ; on se contente, le plus souvent, d'une clientèle traditionnelle, touchée par un ou deux représentants. La concurrence des usines de Sochaux, qui drainent, grâce à de hauts salaires et à des services de ramassage, la main-d'œuvre métallurgique, gêne le rajeunissement des effectifs.

*Le tissage.* — Différents furent les problèmes posés à l'industrie textile. Rappelons que Luxeuil, dès la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, tisse à domicile les toiles de chanvre et de lin, et que c'est en 1835 qu'une roue hydraulique met en route la première filature mécanique ; on travaille les filés des vallées de la Doller, de la Fecht et de la Thur. Après 1870, les industriels alsaciens qui fuient leur province annexée, viennent tout naturellement s'installer dans une région avec laquelle ils ont travaillé et où la main-d'œuvre textile ne manque pas. Luxeuil et les villages voi-

---

1. M<sup>lle</sup> M. COLSON, *Apogée et déclin d'un artisanat franço-comtois : la broderie de Luxeuil. Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*. Nouvelle série n° 6, 1964, pp. 49 à 61.

sins voient s'implanter plusieurs usines nouvelles entre 1876 et 1883, et deviennent l'avancée la plus méridionale de la région textile Vosges-Alsace.

La pièce maîtresse, à Luxeuil, est l'usine Mieg, d'origine mulhousienne qui tisse le coton. En 1939, les tissages emploient plus de 400 personnes. La crise textile des années 1950 semble d'abord épargner la Haute-Saône, peut-être en raison des bas salaires pratiqués ; le département réussit à garder les deux-tiers de ses effectifs en 1960. L'usine Mieg occupe encore 250 personnes en 1962, mais elle ne survit pas très longtemps à la fermeture de la grosse usine de Belfort ; en 1963, c'est la fin. L'industrie textile se trouve réduite à presque rien et cette disparition risque alors de briser l'expansion de la ville.

La municipalité, des initiatives privées, vont intervenir pour éponger le chômage et permettre des reconversions difficiles.

### LES INDUSTRIES RECONVERTIES

*La Franco-Européenne de Transformation Textile.* — Une masse de main-d'œuvre, de vastes bâtiments et des terrains adjacents se trouvent disponibles avec la disparition de l'usine Mieg. C'est Prouvost-Masurel qui rachète l'affaire en 1963 pour y installer une filiale, la Franco-Européenne de Transformation Textile. Celle-ci fait travailler aujourd'hui 170 personnes au moulinage des fils synthétiques. Le nylon, le rilsan y subissent divers traitements — dont un passage en caisson chauffant — qui augmentent le volume du fil en lui imposant une déformation permanente. Cette texturation, cette sorte de crépage, permet, par exemple, d'obtenir les nylons mousse. L'usine ne se consacre qu'à la fabrication ; elle reçoit les commandes de Lille où se trouvent tous les services d'achat et de vente.

Il s'agit incontestablement d'une reconversion réussie : les produits traités, les techniques utilisées sont parmi les plus récents qui soient et l'usine semble encore appeler à un certain développement. Les perspectives sont d'autant meilleures, semble-t-il, que depuis quelques mois la F.E.T.T. est intégrée au groupe Moulinage Nouvelle Europe où sont entrés quelques grands noms du textile français : Prouvost-Masurel, Briand, Cauliez-Delaoutre et Moulinages du Nord et de l'Est. Cet ensemble est le premier groupe français de moulinage avec 40 % de la production totale. C'est là un fait d'avenir pour Luxeuil.

*La reconversion de la broderie.* — Au début de ce siècle, à côté de la dentelle, la broderie de rideaux en filets, alors très à la mode, occupe une main-d'œuvre à domicile considérable. La production, faite à la main d'abord, se mécanise, mais ne peut se maintenir devant la vogue des voiles de coton, puis, après la dernière guerre, de nylon et de tergal. Il n'est pas question de s'adapter à la nouvelle mode, tant les techniques et l'outillage sont différents. Par contre, certains entrepreneurs s'aperçoivent qu'avec quelques modifications minimales, les machines peuvent fabriquer des filets à provisions et à légumes.

On est ainsi passé lentement, depuis 1925, sans grand bouleversement technique et social à cette activité qui occupe 400 personnes — des femmes surtout — pour deux-tiers à domicile. Quatre entreprises de 80 à 150 employés occupent l'essentiel des effectifs et fabriquent plusieurs millions de filets par an, vendus en France et chez nos voisins. Le marché

est assez ouvert pour le moment, mais il est difficile de connaître, à long terme, l'avenir de cette industrie.

Ces reconversions, qui tentaient de combler les vides, ne furent cependant pas suffisantes pour maintenir le niveau ancien de l'emploi. La Municipalité, entre autres, multiplia les initiatives pour décider de nouveaux industriels à s'installer. La main-d'œuvre disponible, les possibilités de logement, les terrains relativement bon marché et les bas salaires... permirent la création de trois nouvelles usines.

## LES CRÉATIONS

La première création fut, en 1960, celle de SEMA, société parisienne qui occupe, dans des bâtiments nouveaux, 75 ouvriers au travail du plastique et des toiles fortes et fabrique des articles qui vont du tuyau flexible aux habits militaires. Là encore, l'atelier fabrique sur commande des bureaux parisiens qui vendent et achètent. L'usine eut quelque mal à vaincre l'opposition des patrons luxoviens qui craignaient pour leur main-d'œuvre. Les perspectives ne sont pas sans nuages.

Puis vint l'installation, dans des bâtiments industriels désaffectés, des Tissages de Luxeuil. Des capitaux roannais choisissent d'implanter, en 1964, cette usine de tissu éponge, car l'emplacement leur semble favorable, entre le Nord et les Vosges avec qui travaille l'usine et Roanne où les tissus écrus se finissent, se teignent et où sont localisés les services commerciaux. La fermeture de Mieg permet une embauche facile ; 35 ouvriers sont maintenant occupés à l'atelier et 15 femmes découpent et ourlent les pièces à la maison. Cette spécialité, contrairement aux tissages classiques, semble traverser les crises sans trop de mal ; il est vrai qu'elle trouve de larges débouchés vers l'intendance militaire.

La dernière création fut un coup du hasard. La Société Fiday (Fischer-Dayton), à capitaux suisses et américains, qui est le plus gros fabricant du monde de moyeux pour camions et de tambours de freins, avait des usines en Amérique du Nord et dans les grands pays d'Europe, mais pas en France. La firme cherchait, en 1965, une implantation qui fût à mi-distance de ses deux principaux clients : Berliet et Saviem. Luxeuil offrait un terrain, des logements et fut préférée à Epinal. L'usine, en cours de démarrage, tournera à plein vers 1970 avec 60 ouvriers à qui on offre des salaires bien supérieurs à ceux qu'on pratique dans d'autres industries, même les plus récentes.

Traditionnelles ou nouvelles, les usines de Luxeuil semblent, à de rares exceptions près, frappées des mêmes tares. La main-d'œuvre est faiblement spécialisée. Les cadres supérieurs sont rares, comme d'ailleurs dans toute la Franche-Comté : à la F.E.T.T., le directeur et son adjoint sont les seuls cadres supérieurs pour une usine de 170 ouvriers ; dans la plupart des cas, les bureaux d'études, d'achat et de vente sont ailleurs. Ces deux traits expliquent en partie le bas niveau moyen des salaires sur lequel nous reviendrons.

On ne peut imputer que partiellement le dynamisme actuel de la ville aux reconversions, même réussies, et aux créations qui n'ont pu à quelques unités près, que compenser les suppressions d'emploi. L'événement essentiel est autre : c'est la création de la base aérienne.

## LA BASE AÉRIENNE

C'est en 1950, alors que le député-maire de la ville est Ministre de l'Air, que l'établissement d'une base de l'O.T.A.N. à Luxeuil est décidée. En dehors de facteurs personnels, que nul ne songe à nier, la présence des vastes terrains plats et égouttés permet d'emporter la décision. L'infrastructure est terminée en novembre 1953, alors que de vastes travaux font surgir un nouveau quartier, à l'Ouest de la vieille ville endormie. C'est le début d'un bouleversement de l'équilibre urbain traditionnel.

Aujourd'hui, la base aérienne tient, dans l'économie locale, une place sans commune mesure avec les autres secteurs d'activité. Elle occupe 2 100 militaires, soit 1 400 appelés ou sous-officiers célibataires qui résident sur la base elle-même et 700 officiers et sous-officiers qui logent en dehors, avec leur famille, dont 600 à Luxeuil. Si l'on exclut les 1 400 résidents de la base — installée en fait sur le territoire communal de Saint-Sauveur — et si l'on ajoute une cinquantaine de civils luxoviens employés sur l'aérodrome, on peut estimer que 2 500 personnes vivent, à Luxeuil, des soldes distribuées par l'administration militaire. Le commerce local reçoit un appoint proportionnellement plus considérable encore : les 1 400 militaires résidant à Saint-Sauveur sont ravitaillés en partie par les commerçants de Luxeuil ; c'est ici qu'ils viennent faire leurs achats, passer leurs loisirs. D'autre part, les militaires jouissent, en moyenne, d'un niveau de vie supérieur à celui de la population ouvrière. Même si certains échappent aux commerçants locaux, ceux-ci reçoivent une partie considérable de la masse salariale distribuée par l'Armée de l'Air. On ne s'étonnera pas que le chiffre d'affaire local soit passé de deux milliards de francs, en 1950, à près de cinq en 1956 ; autre indice, plus sujet à caution : en 1950, 127 millions étaient en dépôt à la Caisse d'Épargne de Luxeuil ; en 1960 : 564 millions, en 1965 : près de un milliard deux cent millions d'anciens francs.

A l'image de la base elle-même — véritable petite ville indépendante avec ses 50 km de routes, ses installations autonomes en eau, en électricité — la population militaire est mal intégrée à la vie de la cité. Tout la porte à s'isoler : elle a son quartier, ses écoles primaires, son centre médico-social, ses services de cars qu'elle peut seule emprunter. Elle ne cherche guère à se fixer définitivement. Rares sont les officiers ou sous-officiers, hors ceux du terroir, qui s'ancrent ici pour la retraite ; si certains font de longs séjours, c'est souvent à cause des facilités de logement qu'on ne trouve que rarement ailleurs. Sans pouvoir parler de ségrégation, on est obligé de constater qu'il y a deux villes qui se côtoient, sans toujours se connaître, qui sont voisines, mais affrontées à des problèmes bien différents. En caricaturant, pour beaucoup de militaires Luxeuil n'est qu'une escale dont la vie chère et l'hiver glacial font espérer qu'on y fera un bref séjour ; pour les habitants du cru, Luxeuil est une petite ville, certes, mais dynamique, animée, pleine d'avenir dont on veut faire un pôle d'attraction régional et touristique. Cet état d'esprit n'est pas sans incidence sur l'expansion économique ; sur 10 000 luxoviens, un quart ne se sentent pas directement concernés par les problèmes locaux et ne peuvent donc se trouver à la source d'initiatives vivifiantes.

On ne peut sous-estimer un autre danger, quoique totalement conjectural. La base aujourd'hui est plus peuplée que jamais ; elle est en train de devenir le plus important élément opérationnel français, où sont

stationnés les Mirages IV, vecteurs de l'arme atomique. Mais, les impératifs stratégiques risquent de se modifier à l'avenir et, sans même supposer une nouvelle orientation politique, on sait que l'aviation classique perdra, en partie, son rôle actuel. Une réduction des effectifs ou, qui sait, une suppression de la base, déséquilibrerait gravement l'économie locale. Sur les 4.500 habitants gagnés par la ville en vingt ans, 2.500 sont à mettre au compte de la garnison. Que deviendrait alors la progression démographique de Luxeuil ?

A court terme, cependant, la ville ne craint rien, et la croissance récente lui a permis de confirmer son rôle de centre d'attraction d'une petite région rurale.

#### LA ZONE D'ATTRACTION DE LUXEUIL,

*L'agglomération.* — Luxeuil est au centre d'une petite agglomération comprenant deux villages : Breuches (777 habitants), Froideconche (1 237) et une petite ville : Saint-Sauveur (2 935). Bien qu'il n'y ait parfois pas de solution de continuité entre Luxeuil et ses voisins, les structures, les problèmes et leurs solutions ne sont plus tout à fait les mêmes : les mouvements de population sont originaux, le secteur rural, bien que très dégradé, conserve une certaine place, les solutions municipales aux problèmes d'expansion, d'équipement sont totalement différentes.

Le cas de Saint-Sauveur, ville sœur, mais mal aimante et mal aimée... est curieux. La population de cette ville, que seul un pont sur le Breuchin coupe de Luxeuil, est gonflée artificiellement par 1 400 recrues et sous-officiers célibataires que tout rattache à Luxeuil ; Saint-Sauveur n'est, en fait, qu'un gros bourg de 1 600 habitants qui a gardé une allure, un état d'esprit villageois, fait en particulier d'une opposition totale, hautaine et méprisante à tout essai de rattachement à la ville voisine... Si l'on fait abstraction de la population comptée à part, on constate que, malgré un excédent naturel de 8,9 % entre 1954 et 1962, Saint-Sauveur a vu le nombre de ses habitants diminuer légèrement (de 1,3 %) par un solde des migrations nettement négatif (175 personnes, soit 10,2 % de la population de 1954). Le secteur commercial se réduit à quelques magasins d'alimentation et une pharmacie. L'équipement sportif et socio-culturel est nul. La politique du logement est réduite à sa plus simple expression : aucune construction collective n'a été réalisée ; même les lotissements ne sont que des projets. La dépendance vis-à-vis de Luxeuil est totale pour l'essentiel des services, sauf tout à fait inférieurs ; elle est encore capitale pour l'emploi. En effet, hors 350 ouvriers occupés au tissage local (Koechlin), à deux fonderies, à une entreprise de travaux publics, hors une dizaine de véritables cultivateurs, plus du tiers de la population active travaille à Luxeuil, alors que la migration inverse est très rare. La bourgade ne maintient sa population municipale que par la proximité de la ville voisine.

La situation de Froideconche est un peu différente. L'emploi local est relativement plus important : 150 ouvriers sont employés à la fabrique de mobilier scolaire, issue d'une menuiserie locale, rachetée en 1938 par Delagrave ; 200 sont occupés dans une importante filature, une vingtaine dans une fonderie ; 25 cultivateurs enfin sont demeurés à leur terre. Par contre, 150 personnes viennent travailler à Luxeuil, quelques Luxoviens faisant ici le trajet inverse.

Malgré ses apparences villageoises, Froideconche semble mieux intégré à l'agglomération luxovienne. Comme Luxeuil, cette bourgade voit sa population municipale augmenter (plus de 200 personnes entre 1954 et 1962) aussi bien par un fort excédent naturel (8,7 % pendant la même période) que par un solde très positif des migrations municipales (9,4 %). C'est que Froideconche devient un des quartiers résidentiels de Luxeuil ; les constructions individuelles s'y multiplient depuis quelques années et les liens de dépendance avec la ville proche sont plus complets qu'à Saint-Sauveur.

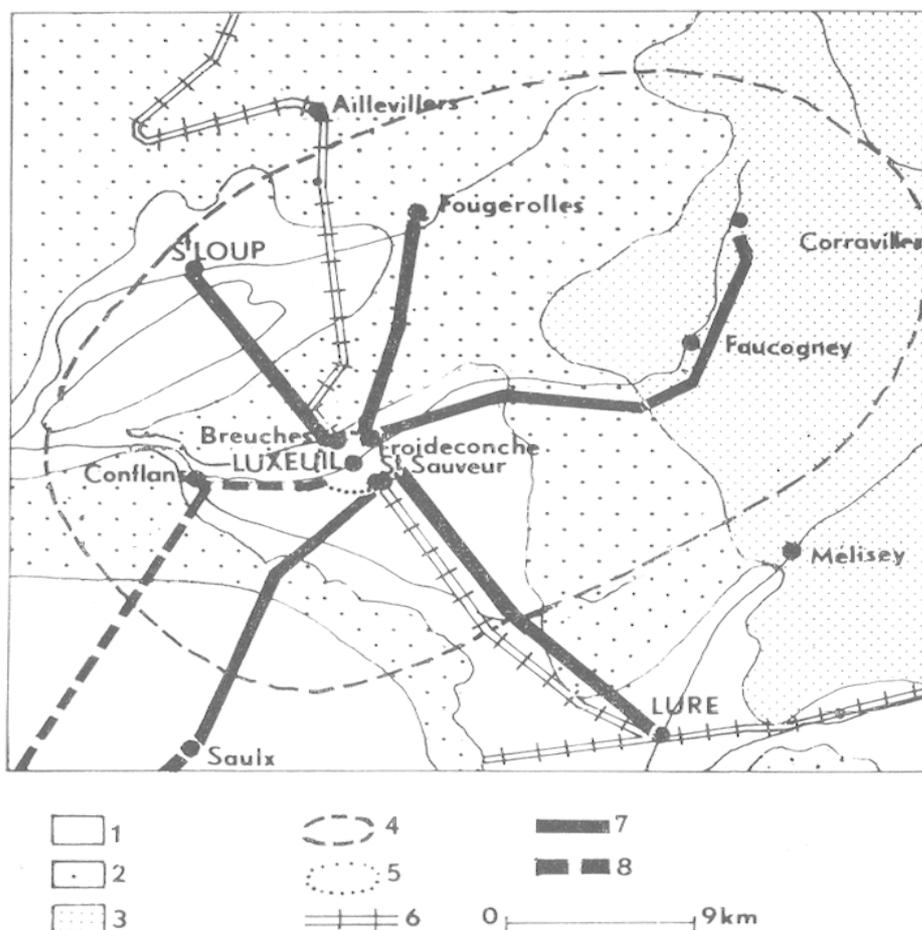


FIG. 4

1 - Dépressions en roches tendres. 2 - Plateaux. 3 - Massif vosgien. 4 - Agglomération de Luxeuil. 5 - Zone d'attraction maximum de Luxeuil. 6 - Voies ferrées. 7 - Lignes de cars quotidiennes. 8 - Lignes de cars hebdomadaires.

Par contre, l'ancien petit centre textile de Breuches, qui eut jusqu'à 1 100 habitants au début du siècle, se vide, depuis la faillite des filatures locales. Ce village de près de 800 habitants n'offre qu'une quinzaine de postes de travail, y compris ceux du secteur agricole. Hors une population vieillie, les jeunes s'en vont travailler quotidiennement à Luxeuil ou Sochaux, en attendant de s'y fixer définitivement. Le solde des migrations municipales est déficitaire pour 11 % entre 1954 et 1962.

## LA ZONE D'ATTRACTION LOINTAINE

L'attraction de Luxeuil ne se limite pas à ces trois bourgades. La ville met à la disposition d'une zone rurale plus lointaine ses services commerciaux, administratifs, bancaires, scolaires ; c'est ce qui explique partiellement l'apparent suréquipement d'une ville de 10 000 habitants qui n'a pas secrété moins de 202 entreprises commerciales — dont vingt pour la seule vente des tissus et vêtements — 37 boutiques d'artisans, 4 agences bancaires. Cette prolifération tient aussi à la structure encore très dispersée du commerce. Ce n'est qu'en 1965 que le premier supermarché a été ouvert, malgré l'opposition, longtemps victorieuse, des commerçants locaux. En l'absence de toute enquête systématique récente, du type de celle dont vient de bénéficier le département du Doubs (1), nous n'avons pu nous faire qu'une idée fort incomplète — par des sondages auprès de commerçants — de l'aire de chalandise de la ville (2). Cette zone d'attraction forme, dans l'axe du Breuchin, une sorte d'ovale de 35 km de long, allant de la cuesta au Sud-Ouest aux frontières du département au Nord-Est et de la vallée de la Semouse à la vallée de l'Ognon non comprise.

Ceci paraît être, sauf une exception, un maximum, du fait même des témoignages que nous avons sollicités. L'aire d'attraction est plus vaste pour l'Enseignement Technique mais elle semble correspondre à ces limites pour l'Enseignement Secondaire du deuxième cycle, les articles de loisirs (disques, livres, cadeaux), la quincaillerie ; elle est incontestablement plus réduite pour les biens d'équipement domestique, les services hospitaliers, les autres enseignements secondaires ; elle se limite à l'agglomération pour les produits d'épicerie sèche par exemple. Enfin, si les limites Nord-Est et Sud-Ouest sont strictes, Saint-Loup et Lure s'opposent fortement à l'extension de l'influence luxovienne au Nord-Ouest et au Sud-Est.

La zone d'attraction de Luxeuil est assez vaste pour une ville de cette taille. De très vieilles habitudes peuvent peut-être expliquer ce caractère puisque cette zone de chalandise correspond curieusement aux limites de la seigneurie sur laquelle régnait l'Abbé de Luxeuil : les foires, par le fait même, attiraient d'assez loin. Plus récemment, la ville dut se contenter d'un rôle ferroviaire plus que modeste, mais sut obtenir six lignes régulières d'autobus départementaux et une temporaire le samedi pour le marché. Elle maintint ainsi et souvent augmenta son attraction traditionnelle. Enfin, il se trouve que Luxeuil n'est pas trop étouffée par la proximité de grandes agglomérations. La carte des zones d'influence directe des grandes villes françaises, publiée par le C.N.R.S. sous la direction de M. G. Chabot, nous montre la ville au centre d'un hinterland que l'influence directe d'aucune des agglomérations voisines (Mulhouse, Nancy, Troyes, Dijon, Besançon) n'atteint ; les villes-relais les plus proches sont trop modestes (Vesoul) ou trop mal reliées (Belfort, Épinal) pour concurrencer l'influence de Luxeuil, sauf, naturellement, pour certains services supérieurs. Les Luxoviens ne savent guère de quelle grande ville

---

1. *L'attraction commerciale des centres urbains du Doubs. Economie et Réalités franco-comtoises*, n° 95, nov. 1966, pp. 629-841.

2. Fig. 4.

ils dépendent ; les choix se dispersent, par ordre d'importance, entre Belfort et Nancy, puis Vesoul et Épinal, en tout dernier lieu la capitale régionale Besançon, à laquelle les Luxoviens se sentent peu liés parce que mal reliés. Le partage des étudiants entre Besançon et Nancy est à cet égard révélateur.

Cette position de no man's land, commode pour le commerce local, est grosse de difficultés pour l'avenir.

## LES PERSPECTIVES D'AVENIR

Dans quelle mesure Luxeuil sera-t-elle perméable aux sollicitations économiques du proche avenir ? Son équipement socio-économique est-il susceptible d'adaptation et donc d'expansion ?

La ville semble accumuler les difficultés. Les relations ferroviaires sont rares et mal commodes, en particulier pour Paris ; les axes routiers ne sont pas de premier ordre ; le futur axe économique Mer du Nord-Méditerranée se situera trop à l'Est pour avoir, à court terme, une influence bénéfique. Cet axe attirera même une main-d'œuvre sous-payée. Dès maintenant, l'agglomération constitue l'une des antennes de ramassage les plus longues de Peugeot ; une centaine d'ouvriers pratiquent aujourd'hui ces pénibles migrations quotidiennes qui préludent souvent à un départ définitif. Or la Société Peugeot réduira, simplifiera les lignes actuelles dès qu'elle trouvera sur place la main-d'œuvre nécessaire et cette hypothèse semble devoir se vérifier dans un avenir assez proche (1). Cette décision poussera ces migrants quotidiens à quitter une région où ils ne trouvent pas de salaires équivalents.

Le niveau des salaires est ici étonnamment bas par rapport à la zone industrielle voisine. Alors que le salaire moyen montait à 10 039 fr. en 1963 dans l'arrondissement de Montbéliard, il était presque moitié moindre en Haute-Saône (5 192 fr) (2). Dans les branches d'activités qui nous intéressent, les écarts sont encore importants. Alors que les fondeurs de l'arrondissement de Montbéliard gagnent en moyenne 8 800 fr par an, ceux de l'arrondissement de Lure n'arrivent qu'à 7 462 fr ; dans le textile, les chiffres respectifs sont 5 872 fr et 4 853 fr. Ces bas salaires permettent à certaines usines marginales de subsister ; ils peuvent attirer provisoirement les industries ; il est bien évident que compter sur cet argument serait une double erreur sociale et économique. Si le niveau de vie reste trop bas par rapport aux centres voisins, la main-d'œuvre, retenue quelque temps, s'en ira ensuite vers des zones plus favorisées.

La taille modeste de l'agglomération ne permet d'offrir, à d'éventuels cadres par exemple, qu'une gamme de services, de loisirs, relativement étroite ; le plan régional n'a fait de Luxeuil qu'un centre intermédiaire gravitant dans la dépendance de Vesoul, alors que cette ville et Gray sont appelées à devenir villes-maîtresses. La mode étant à la polarisation des services autour de quelques grands centres, les villes secondaires risquent, dans un premier temps, d'en souffrir.

---

1. *Les problèmes de l'emploi dans le Nord-Est de la Franche-Comté au cours du V<sup>e</sup> plan*. Étude ronéotypée du Centre d'Études Économiques de Franche-Comté et du Comité d'Expansion économique et de productivité de Franche-Comté. Juin 1965, p. 64.

2. *Idem*, p. 40.

Mais tout n'est pas défavorable et Luxeuil, par rapport à d'autres villes de même importance, dispose de quelques possibilités dans la course à l'expansion.

Depuis 1929, la ville est dirigée par une Municipalité qui a tôt compris qu'une vraie gestion communale ne se limite pas aux problèmes administratifs, mais qu'elle doit déboucher sur des préoccupations socio-économiques. Pour aider aux reconversions et surtout attirer les industriels, la Municipalité dispose d'arguments solides que, par une habile politique, elle s'est souvent elle-même créés : logements récents ou en construction, vastes terrains communaux à bâtir, zone industrielle de 20 ha en voie d'achèvement. Le fait que l'arrondissement de Lure soit, depuis 1964, classé zone critique (catégorie II) peut faciliter les créations. La région bénéficie d'une prime d'adaptation industrielle, d'une exonération de la contribution des patentes pendant cinq ans et d'une réduction des droits de mutation. Même si cette aide ne tient jamais un rôle déterminant dans une nouvelle implantation, elle peut jouer dans le cas d'une égalité des autres facteurs entre deux agglomérations.

Enfin, les services que Luxeuil peut offrir, bien que réduits si on les compare à ceux des métropoles régionales, semblent au maximum de ce qu'on puisse demander à une petite ville pour l'équipement scolaire (un Lycée classique et moderne, un Collège d'Enseignement Général, un Collège d'Enseignement Technique masculin, un Collège d'Enseignement Technique féminin pour ne prendre que l'enseignement public), pour l'équipement hospitalier (212 lits dans des bâtiments neufs ou rénovés) et pour les loisirs (un stade, une piscine chauffée, une salle omnisport, un cercle hippique, un Casino, deux cinémas). La place de l'enseignement technique, appelée encore à se développer par la création d'un Lycée technique, devrait être un argument convaincant, à cette restriction près que l'Enseignement technique masculin est mal adapté puisqu'orienté vers le bois et le bâtiment.

Il n'est pas question, naturellement, d'attirer à Luxeuil de grosses entreprises, ni des industries lourdes. Mais en un temps où les transports routiers permettent une grande souplesse d'installation, il semble que l'agglomération ne soit pas trop mal placée pour attirer de petites industries dans le genre du textile, du matériel électrique, de la mécanique légère et de précision, du plastique, des biens de consommation, qui rendraient le poids économique de la base aérienne relativement moins lourd et permettraient aux jeunes de trouver sur place du travail.

Robert CHAPUIS

*Institut de Géographie*

Besançon.